

LA

SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 francs ; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : La cassette d'acajou ; Abosaber, surnommé l'homme patient. — VARIÉTÉS : La paille la plus longue ; La voisine charitable ; Les arènes de Nîmes.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LA CASSETTE D'ACAJOU.

CONTE.

Il y avait une fois, à Björneborg, ville de Finlande, un riche marchand, nommé Guldenius. Il possédait plusieurs navires qui parcouraient toutes les mers du monde et lui apportaient du café, du sucre, du gingembre, de la muscade, et une foule d'autres choses rares et précieuses. Toujours, ces navires étaient arrivés à bon port ; un seul, le *Neptune*, revenant d'Amérique avec du sable d'or et des perles fines, avait sombré dans une tempête, entraînant son capitaine qui n'avait pas voulu l'abandonner ; mais le reste de l'équipage était parvenu à se sauver.

Attristé, furieux de cette perte, Guldenius s'imagina qu'elle venait de la faute du capitaine, et il poussa la méchanceté jusqu'à tenter un procès à sa femme, afin de la faire payer pour son mari. Ce procès était injuste ; mais, comme Guldenius était riche, et que la veuve était pauvre, il se trouva des juges assez complaisants pour donner gain de cause au marchand. Ainsi, la malheureuse femme fut obligée d'abandonner sa maison et tout ce qu'elle

avait, encore ce sacrifice était-il loin de la libérer complètement.

Guldenius, qui était veuf, se rendit un jour auprès d'elle et lui dit :

« Écoutez, ma bonne amie, il m'en coûte trop de vous mettre sur le pavé pour la faute de votre mari, c'est pourquoi j'ai résolu de vous prendre pour femme ; vous serez satisfaite, je le pense, d'un tel honneur. » Guldenius se flattait, en parlant de la sorte. Non, la veuve n'était pas satisfaite de l'honneur qu'il croyait lui faire ; elle savait par expérience qu'il était avare et méchant ; elle savait, en outre, que s'il la recherchait c'était uniquement afin de se faire passer pour généreux. Mais sa position était affreuse ; elle avait un fils devant lequel ne s'ouvrait d'autre perspective que la mendicité ; pour l'amour de son fils, elle accepta.

La veuve du capitaine épousa donc Guldenius, et vint habiter avec son petit Max dans la maison du riche marchand. Mais, le bien-être qu'elle avait rêvé pour cet enfant ne devait pas se réaliser de sitôt. Guldenius avait de son premier mariage un fils appelé Moïse, qui était bien la plus vilaine créature du monde. Son père le gâtait de toutes les manières ; il le nourrissait de pain sucré et de lait d'amandes, il lui donnait de beaux habits et lui laissait faire toutes ses volontés. Il agissait bien différemment avec Max. Max dut manger du pain dur, boire de l'eau et porter des habits d'étoffe grossière. Cependant il

n'en devint pas moins grand, fort et joli garçon, et ce qui valait encore mieux, modeste, laborieux, crai-



Ecoutez, ma bonne amie. (page 401, col. 2.)

gnant Dieu, propre à tout ce qui était bon. Tel est, du reste, pour les natures bien douées, l'effet ordinaire des épreuves de la jeunesse. On pouvait donc dire que Max avait reçu de son beau-père une excellente éducation, bien qu'assurément ce dernier n'y songeât guère. Mais, ce qui lui rendait la vie intolérable, c'était la manière indigne dont Moïse se comportait avec lui. Ce méchant enfant rejetait sur Max toutes ses sottises, et il riait sournoisement toutes les fois que, par ses mensonges, il était parvenu à le faire maltraiter. Souvent Max pensait à désertir la maison de son beau-père, mais l'idée qu'il laisserait sa pauvre mère seule le retenait.

En été, par un temps superbe, Guldenius appareilla un de ses navires et fit voile vers Stockholm, emmenant avec lui ses deux garçons. Max devait prendre soin de la cabine, balayer le pont et rincer les verres. Moïse, au contraire, n'avait qu'à dormir et à lire des romans. Max fut, en outre, chargé de nettoyer les pipes du maître.

Or, un jour qu'il vaquait à cette occupation, Moïse vint tout à coup le rejoindre.

« Laisse cela, lui dit-il, tu n'y entends rien. » Et il lui arracha des mains une fort belle pipe d'écume à laquelle Guldenius tenait beaucoup; mais, en voulant la nettoyer lui-même, il s'y prit si maladroitement qu'il la laissa tomber dans la mer. Les deux garçons furent très-effrayés de cet accident; mais au lieu d'avouer franchement son tort, Moïse courut à son père et en accusa Max.

« J'étais à nettoyer votre pipe, lui dit-il, lorsque Max est venu me pousser, et elle est tombée dans la mer. »

Guldenius entra dans une grande colère.

« Ce drôle n'en fait pas d'autres; je n'ai que du chagrin avec lui; non, je ne veux pas nourrir plus longtemps dans ma maison un pareil louveteau. »

Et il monta sur le pont, fit mettre à l'eau un petit bateau et ordonna à Max de descendre dedans, puis il lui jeta une miche de pain noir, et coupant la corde qui retenait le bateau au navire, il le poussa en avant.

« Va, maintenant, dit-il au pauvre Max, chercher la pipe que tu as perdue. »

Ceci se passait en pleine mer, et au moment où le vent, qui soufflait avec violence, semblait annoncer une tempête.

Max crut d'abord que son beau-père avait voulu rire. Mais, quand il se vit peu à peu emporté par les vagues loin du navire et que le navire lui-même ne lui apparut plus que comme un point blanc à l'horizon, il perdit courage et se mit à pleurer. Les grands poissons s'agitaient lourdement autour de lui, les dauphins faisaient jaillir l'eau de leurs narines, les phoques montraient, sur la surface blanchie par l'écume, leurs têtes de chien d'un brun noir. Mais aucun de ces poissons ne pouvait aider l'infortuné Max à se soustraire à son triste destin. Si, du moins, sa mère eût été à portée de le secourir, sa mère à laquelle le pauvre enfant pensait plus que jamais! Mais, hélas! elle était loin, bien loin!

Quand il eut pleuré pendant quelque temps, il sentit que la faim le gagnait; il prit le pain noir et dur que lui avait jeté Guldenius et le rongea à belles dents. Ce maigre repas le réconforta et ramena même la gaieté et l'espérance dans son cœur. Reconnaisant à ce signe la protection du bon Dieu, Max se mit à le prier avec

ferveur; il le supplia de ne point l'abandonner au milieu de la mer sombre et orageuse, et de consoler sa mère dans le cas où il viendrait à périr. « Mon Dieu, disait-il, je ne suis qu'un pauvre petit garçon, ma main est faible et impuissante contre les flots menaçants. Mais, vous êtes fort et grand; vous êtes plus puissant que les vagues en courroux; la tempête obéit à votre voix; et ni la nuit, ni la mort ne pourront rien contre moi si vous ne leur en donnez pas la permission. Je mets en vous toute ma confiance; faites que vos belles étoiles veillent sur moi et que vos saints anges me couvrent de leurs ailes; je dormirai aussi sûrement, aussi paisiblement que si j'étais dans mon lit. » Après cette prière, le petit Max se coucha au fond du bateau et s'endormit.

Bientôt, sans s'en apercevoir, il arriva au milieu d'un espace émaillé çà et là d'îles verdoyantes. C'étaient les îles flottantes, les îles enchantées, séjour du vieux Rukku-Matti, le bon génie. Pendant quelque temps, Max flotta autour d'elles, balancé par les vagues. Rukku-Matti l'aperçut; aussitôt il lança sa ligne armée d'un fil et d'un hameçon si fins, si fins, qu'ils échappaient à l'œil. Le hameçon s'accrocha au bateau, et Rukku-Matti l'attira doucement vers son rivage. Alors, suivant sa coutume, il jeta du sable dans les yeux du petit garçon, et lui éventant les paupières de ses doigts délicats, il l'entraîna jusqu'au fond de sa grotte au milieu d'une salle resplendissante comme de l'argent. Là se trouvaient des milliers de songes merveilleusement habillés. Rukku-Matti ayant fait coucher Max sur un doux lit de roses, ils se mirent à tourbillonner autour de lui comme des papillons d'or.

Max ne savait s'il dormait ou s'il était éveillé. Jamais il n'avait vu, jamais il n'avait imaginé tant de splendeurs et de richesses. Comparativement à la demeure de Rukku-Matti, la maison de son beau-père, avec ses meubles de soie et ses belles glaces lui faisait l'effet d'une cabane de paysan vis-à-vis d'un palais de roi. Il ne pouvait se lasser d'admirer ces trésors de perles précieuses, de diamants et d'étoiles; une suave harmonie, le chant de mille oiseaux enchantait ses oreilles, et les images les plus charmantes passaient et repassaient devant ses regards émerveillés.

Quand il eut reposé pendant quelques instants, il vit s'approcher de lui un vieillard à la stature imposante. C'était Rukku-Matti. Il portait une longue tunique de fin duvet, et une large ceinture de velours gris. Le plafond de la salle était très-élevé, mais le vieillard le touchait presque de la tête; quand il marchait, les diamants et les rubis rayonnaient autour de lui, comme les étoiles rayonnent autour de la lune, le soir, par un ciel clair. Il s'approcha du petit garçon et lui dit: « N'aie point peur, Max, je veux venir à ton aide! »

En l'entendant parler ainsi, Max se demanda si ce n'était point là le vieux Noé que les chansons de son pays représentaient comme un homme de bien.

Le vieillard continua: « Demain matin, quand tu te réveilleras, songe avant toute chose à faire ta prière. Ensuite, tu regarderas vers la mer et tu y verras un grand navire dépouillé de ses mâts. Tu te dirigeras de son côté avec ton bateau, tu monteras sur le pont et tu y prendras trois choses: un être vivant, un pain et une cassette. Tu retourneras ensuite dans ton bateau, puis tu t'éloigneras en ramant de toutes tes forces; et je te

promets que Dieu te protégera si tu continues d'être pieux et laborieux comme tu l'as été jusqu'à présent.»

Et le vieillard se retira lentement. Alors, il advint que le plafond de la salle où Max était couché s'éleva tout à coup au dessus de sa tête, mais si haut, si haut, qu'il se perdit dans le ciel; les murs se dilatèrent et se fondirent dans l'azur, le parquet s'abîma et fit place à la mer. Et les diamants et les cristaux qui brillaient autour de lui devinrent pâles, un léger voile rose s'étendit sur tous les objets, et bientôt il n'entendit plus que la mélodie merveilleuse résonnant dans le lointain, mêlée aux parfums des fleurs et aux murmures des vents dans les vastes espaces qui l'environnaient.

Max se sentit froid à la tête; il ouvrit les yeux et regarda étonné. Le lit de roses, la salle d'argent avaient disparu; au-dessus de lui le ciel, au-dessous de lui la mer, autour de lui l'air frais du matin; il se retrouvait couché dans son bateau; le vent l'avait décoiffé et avait poussé son bonnet dans l'eau. «J'ai certainement rêvé», se dit-il, quand il se rappela ce qu'il avait vu et entendu pendant son sommeil. Cependant, je ferai ce que le vieillard m'a dit de faire; je remercierai Dieu qui m'a si merveilleusement protégé dans cette nuit orageuse; je lui demanderai la continuation de ses secours; je le prierai aussi pour ma bonne mère.»

Et Max se mit à prier avec ferveur; puis il prit le reste du morceau de pain que lui avait jeté Guldenius et commença à manger. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'ayant jeté ses regards vers la mer, il aperçut non loin de lui un grand navire démâté, se balançant sur les vagues! Il en conclut aussitôt que son rêve de la nuit pourrait bien être une vérité; et prompt comme l'éclair, il agita ses rames et se dirigea vers le navire.

C'était un bâtiment de commerce, récemment naufragé, dont on avait coupé les mâts pour alléger la quille. Il gisait là à moitié enfoncé dans l'eau et abandonné par tout son équipage. Max s'en étant approché, poussa le cri d'appel des matelots. Personne ne répondit. Il s'élança alors vivement sur le pont. Le pont était couvert de câbles, d'effets d'habillements, de marchandises, d'outils, d'éclats de bois, le tout dispersé çà et là dans le plus grand désordre; et nulle trace d'homme. Max explora la cale du bâtiment; il y vit de grands monceaux de sel en partie fondu, mais pas un être vivant. Il devint inquiet et déjà il commençait à perdre courage lorsqu'un bèlement plaintif partant de l'avant du navire vint frapper ses oreilles. C'était une chèvre qu'on avait laissée là attachée à un poteau; elle avait de l'eau jusqu'au cou. Max se hâta de la délivrer; s'étant emparé d'un pain qui flottait près de lui, il regagna son bateau avec la pauvre bête. Mais quoi! son rêve ne lui avait-il pas parlé d'une troisième chose, d'une cassette? Max se le rappela en effet et retourna brusquement sur ses pas. Il descendit dans la cabine, presque entièrement submergée et remplie d'une foule d'objets que l'eau poussait follement les uns contre les autres, des chaises, des coussins, des étoffes de prix. Max ne fit aucune attention à ces objets, mais, ayant aperçu une petite cassette d'acajou qui flottait à l'entrée de la cabine, il la prit, et s'élançant enfin dans son bateau, il s'éloigna du grand navire en ramant de toutes ses forces.

Et bien il fit, car à peine était-il à une distance de quelques brasses qu'un bruit extraordinaire se fit en-

tendre derrière lui; quand il se retourna, le grand navire avait disparu sous les flots, ne laissant d'autres traces sur la mer qu'un rapide et fugitif tourbillon qui fit danser un instant le petit bateau comme une coquille.

Pendant deux jours, Max poursuivit sa route; il se nourrissait du pain qu'il avait recueilli dans le navire, et en donnait à la chèvre qui, en retour, l'abreuvait de son lait. Sans cette ressource, il serait mort de soif, car l'eau salée lui eût été impossible à boire. C'est bien aussi sur quoi avait compté le méchant Guldenius en lui jetant le morceau de pain noir. Max ne perdit ni de sa gaieté ni de sa confiance en Dieu; cette confiance ne le trompa point, car le troisième jour il fut rencontré par un bâtiment suédois qui le prit à son bord et l'amena à Stockholm.

«Voyons, mon garçon, lui dit le capitaine en débarquant sur le port, où faut-il que je te conduise

— Nulle part, répondit Max; je voudrais servir à bord de votre bâtiment et apprendre le métier de marin. Plus tard, quand je serai devenu grand et que j'aurai un bâtiment à moi, j'irai à Björneborg afin d'enlever ma chère mère à mon méchant beau-père.

— Très-bien, reprit le capitaine; dès ce moment je te prends à mon service et j'aurai soin de toi. Tu n'as que faire de ta chèvre, je te l'achète; l'argent te servira pour acheter un nouveau bonnet.»

Le lendemain, Max se rendit donc dans la grande ville de Stockholm pour y acheter un bonnet. Arrivé au coin d'une rue, il y vit rassemblée une grande foule de peuple qui lisait une affiche. Il s'arrêta pour demander ce que c'était.

«Allons! fit un gros matelot qui se tenait là les mains sur les hanches, voilà que les mousses se mêlent aussi d'être curieux, maintenant! Apprends, mon drôle, qu'il s'agit d'une affaire qui ne te regarde pas; c'est un grand seigneur qui promet une somme d'or pour récompense à celui qui lui rapportera une petite cassette oubliée dans un navire naufragé dans la mer d'Aland. Mais va donc chez toi et étudie ton catéchisme, cela vaudra beaucoup mieux que de rester ici la bouche ouverte.»

«Il a sans doute raison celui-là, pensa Max, en disant que cette affaire ne me regarde pas; mais comment se fait-il que j'aie tout à fait oublié la petite cassette d'acajou que j'ai trouvée dans le navire? ce n'est certes pas le moyen de m'assurer si elle ne contient pas ma fortune.» Et il retourna précipitamment à bord; la cassette avait été jetée sous un lit, au milieu de chiffons et de vieux souliers. Max la tira à lui, et, trop impatient pour attendre que le capitaine qui était à terre fût revenu, il regagna le rivage et, la cassette sous le bras, se dirigea vers la demeure de celui qui avait fait apposer l'affiche.

Une demi-douzaine de laquais pompeusement galonnés se trouvaient dans le vestibule.

«Où vas-tu, polisson, lui crièrent-ils tout d'une voix en le voyant entrer, veux-tu bien détalier! Il n'y a pas de sous ici pour les mendiants.

— Aussi n'attend-t-on pas après vos sous, pas même après vos pièces d'or, reprit Max en montrant vivement du doigt la cassette.

— Qu'est-ce que cela? firent les valets dont l'attention fut soudainement excitée, laisse-nous cette cassette, tu viendras demain en toucher le prix.

— Pas si sot ! » dit l'enfant, et il serra fortement son trésor entre ses deux mains.

Alors le plus grand et le plus grossier des valets cherchant à la lui arracher :

« Lâche cela, coquin, voleur, lâche ce que tu nous as volé ! »

— Tu mens aussi fort que tu es grand ! » dit Max ; et, retenant la cassette de toutes ses forces, il se mit à crier.

« Qui donc se permet de faire un pareil vacarme dans ma maison ? » dit à haute voix, en entr'ouvrant une des portes intérieures, un monsieur vêtu d'une superbe robe de chambre en velours.

« Votre Grâce, répondirent les valets, c'est un drôle qui a volé une cassette et nous voulons la lui reprendre.

— Ne les croyez pas, Votre Grâce, répliqua Max, c'est un affreux mensonge ; je n'ai jamais volé ni cassette, ni quoi que ce soit.

— Entre donc, et montre-la moi, garçon ! » dit le monsieur d'un ton sévère.

Max se sentit trembler un peu en entrant dans un appartement aussi splendide, mais que pouvait-il avoir à craindre lui qui n'avait point fait de mal ? A peine le maître eut-il jeté un regard sur la cassette qu'un cri de joie et de surprise s'échappa de sa poitrine. Il la prit des mains de l'enfant.

« Mon trésor ! mon trésor ! »

Et il pressa un ressort secret ; le couvercle s'ouvrit, et comme Max se penchait pour regarder ce qui était dedans, il n'y vit, à son grand étonnement, que quelques liasses de papiers jaunis par le temps.

« Tu trouves singu-



Va chercher la pipe que tu as perdue. (Page 402, col. 1.)



Max explora la cale du bâtiment. (Page 403, col. 1.)
Ayuntamiento de Madrid

lier, n'est-ce pas, mon garçon, lui dit alors l'heureux maître, que j'aie offert une récompense d'une tonne d'or pour ces vieux papiers, mais tu comprendras qu'elle n'est pas exagérée lorsque je t'aurai dit qu'au moyen de ces papiers je puis gagner un grand procès qui me rapportera à moi au moins dix tonnes d'or. Raconte-moi maintenant par quel bonheur tu as trouvé cette cassette. »

Max lui raconta toute la vérité ; le seigneur sourit, puis ajouta :

« Mon ami, tu as loyalement mérité la récompense, car que tu aies rêvé ou non, cela importe peu. Je vais déposer l'argent en ton nom à la banque, et voici, dès maintenant, le titre signé de ma main. »

LÉOUZON LE DUC.

(La fin au prochain numéro.)

ABOSABER,

SURNOMMÉ L'HOMME PATIENT.

I

Abosaber, surnommé le Patient, était un homme riche et généreux, habitant d'un village où il répandait de nombreux bienfaits.

Abosaber avait une femme et deux enfants ; le bonheur de cette famille était parfait, lorsque leur tranquillité fut troublée par les dévastations d'un lion monstrueux qui se jetait de temps en temps sur leurs troupeaux.

La femme d'Abosaber, irritée de ces pertes, voulait que son mari, avec ses trois ou quatre serviteurs, entreprit de détruire cet animal.

« Ma femme, lui dit Abosaber, ayons de la patience ! avec elle on finit par réussir en tout ; seuls nous ne pourrions venir à bout de cet ani-

mal redoutable; mais le moment n'est pas loin où le prince de la contrée ordonnera sans doute une chasse contre le lion, alors nous serons délivrés de lui. Si j'allais l'attaquer, seul avec mes domestiques, nous péririons infailliblement. »

En effet, le roi du pays entendit parler des ravages causés par ce lion, et il ordonna une chasse générale. On s'arme aussitôt, on le cherche, il est bientôt environné de toutes parts. Une grêle de flèches sont décochées sur lui; il devient furieux : ses crins se hérissent, ses yeux s'enflamment; il se bat les flancs de sa terrible queue, et pousse des rugissements affreux; quelques-uns des chasseurs succombent. Enivré de carnage, il se précipite avec fureur sur un jeune homme de dix-neuf ans, qui venait l'affronter, monté sur un cheval vigoureux.

Le cheval est saisi de terreur, les forces lui manquent à la fois; il tombe et meurt comme s'il eût été frappé de la foudre. L'intrépide cavalier est bientôt



Guldenius. (Page 401, col. 1.)

à pied, et, en invoquant le saint nom de Dieu, il enfonce son cimeterre dans l'énorme gueule qui s'ouvrait pour le dévorer. Ce trait de courage et de fermeté lui mérita, avec les applaudissements de son souverain, un commandement dans l'armée.

Abosaber, apprenant la mort du lion, dit à sa femme :

« Voyez combien la patience nous a été utile? Si j'eusse suivi vos conseils et que je me fusse exposé à attaquer un animal contre lequel il a fallu déployer tant de forces, j'y aurais perdu la vie avec tous mes gens. »

II

Le lion n'était pas le seul mauvais voisin d'Abosaber. Les habitants du village avaient une très-mauvaise réputation et la méritaient. Un d'eux fit un vol considérable dans la capitale, et s'évada après avoir assassiné le maître de la maison qu'il avait dépouillée. Le roi, instruit de ce double crime, envoya chercher les parents et les domestiques de la per-



Laisse-nous cette cassette. (Page 403, col. 2.)

sonne assassinée si indignement; on ne put lui donner d'autre indice que des soupçons sur les habitants du village où demeurait Abosaber, car ils passaient pour de très-mauvais sujets, et on avait vu quelques-

uns d'entre eux rôder autour de la maison où s'étaient commis le meurtre et le vol.

Sur cette simple dénonciation, et sans recourir à d'autres preuves, le monarque irrité chargea un officier d'aller, à la tête d'un détachement, ravager le village et d'en ramener les habitants chargés de fers. Abosaber seul, dont l'honnêteté était connue, était excepté de cette mesure rigoureuse.

Les soldats renchérirent sur les ordres sévères qu'ils avaient reçus. Ils ravagèrent toute la campagne des environs; ils n'épargnèrent que la demeure d'Abosaber; mais ils saccagèrent ses récoltes avec celles de tous les habitants.

La femme d'Abosaber pleurait sur ce désastre.

« On nous ruine! dit-elle à son mari; vous voyez qu'on enlève nos troupeaux avec ceux des coupables, quoiqu'on ait donné des ordres pour épargner ce qui nous appartient; voyez avec quelle injustice on nous traite; parlez aux officiers du roi. »

— J'ai parlé, dit Abosaber, mais on n'a pas le temps de m'entendre; prenons patience, le mal retombera sur ceux qui le font. Malheur à celui qui donne des ordres à la fois rigoureux et pressants! Malheur à celui qui agit sans réflexion! Je crains que les maux que le roi nous envoie ne retombent bientôt sur lui. »

Un ennemi d'Abosaber avait entendu ces propos et alla les reporter au roi.

« C'est ainsi, lui dit-il, que parle celui que la bonté de Votre Majesté avait épargné! »

Aussitôt le monarque ordonna qu'Abosaber, sa femme et ses deux enfants fussent chassés du village et bannis de ses États.

III

La femme faisait éclater ses murmures; elle se livrait aux reproches, et portait à l'excès son ressentiment.

« Prenez patience, ma chère amie, lui disait Abosaber, cette vertu est un baume contre l'adversité; elle donne des idées salutaires, elle amène la consolation; marchons au désert puisque l'on nous persécute ici. »

Le bon Abosaber lève ses regards vers le ciel et bénit le Tout-Puissant, en suivant sa route avec sa famille; mais à peine sont-ils entrés dans le désert, qu'ils sont assaillis par une bande de voleurs; on leur prend tout ce qu'ils ont sur eux, on ne leur laisse que leurs habits; on leur enlève leurs deux petits garçons, et ils restent abandonnés dans le désert, loin de toute ressource et de tout secours humain.

A ce nouveau coup du sort, la femme, qui venait de perdre ce qu'elle chérissait le plus, donna un libre cours à ses douleurs, et, poussant des cris plaintifs :

« Homme indolent! dit-elle à son mari, renoncez à votre insouciance. Courons après ces voleurs; s'il leur reste encore quelque sentiment d'humanité, ils nous rendront nos enfants. »

— Prenons patience! répondit Abosaber, c'est le seul remède aux maux qui paraissent n'en pas avoir. Ces voleurs sont bien montés; il n'y a pas apparence que nous puissions les rejoindre; et lors même que nous pourrions y réussir, il est probable que ces hommes féroces, importunés de nos lamentations, nous tueraient sans pitié. »

L'épouse se tut, parce que l'épuisement de ses forces ne lui permettait pas de se plaindre davantage, et tous deux arrivèrent en vue d'un village.

Ils s'y trainèrent comme ils purent, et furent assez bien accueillis par les habitants, qui étaient hospitaliers, quoique fort pauvres.

Mais, dès le lendemain de leur arrivée, la femme, ne pouvant résister à l'excès de son chagrin, tomba très-dangereusement malade et mourut.

Ce malheur était trop terrible pour qu'Abosaber pût le supporter avec sa patience ordinaire. Il ne put d'abord résister à sa douleur, il s'arracha les cheveux, déchira sa poitrine, se meurtrit de coups; mais le calme succéda bientôt à tant d'agitation :

« Prends patience, Abosaber! se dit-il à lui-même. Tu aimais tendrement ta femme et tu en étais aimé; Dieu, en te l'enlevant, a voulu peut-être la dérober à des maux plus affreux, auxquels elle aurait été exposée; te convient-il de sonder les secrets de la Providence? C'est à toi de te soumettre, en cessant de fatiguer et d'offenser le ciel par tes cris et tes murmures. »

Ces réflexions le calmèrent; pour ne pas abuser de la générosité de ses hôtes, il quitta le village, et prit le chemin d'une ville peu éloignée, qui était la capitale de cette contrée, séparée de son pays natal par le désert.

IV

Comme il en approchait, il aperçoit une multitude d'ouvriers occupés à construire un bâtiment pour agrandir le palais du roi. Le conducteur de cette entreprise le prend par le bras et l'oblige de travailler avec ses manœuvres, sous peine d'être mis en prison. Abosaber est forcé de prendre patience en s'aidant de son mieux, n'ayant pour tout salaire qu'un peu de pain et de l'eau.

Il était depuis un mois dans cette pénible et infructueuse position, lorsqu'un ouvrier, s'étant laissé tomber d'une échelle, se cassa la jambe; ce pauvre malheureux poussait des cris épouvantables, entrecoupés par des plaintes et des imprécations. Abosaber s'approche de lui.

« Compagnon, lui dit-il, vous aigrissez vos maux loin de les soulager; prenez patience! L'effet de cette vertu est toujours salutaire; elle fait supporter l'infortune, et sa puissance est telle, qu'elle peut conduire un homme sur le trône, eût-il même été précipité dans le fond d'un puits. »

Le monarque du pays était dans ce moment-là à une des croisées de son palais, où les cris du malheureux ouvrier l'avaient attiré; il avait entendu le discours d'Abosaber, il en fut irrité.

« Qu'on arrête cet homme, dit-il à un de ses officiers, et qu'on l'amène devant moi. »

L'officier obéit. Abosaber est en présence du tyran, dont, sans le savoir, il vient de révolter l'orgueil.

« Insolent! lui dit ce roi barbare, la patience pourrait donc, selon toi, conduire un homme du fond d'un puits sur le trône? Tu vas faire l'essai de ton impertinente maxime. »

Il ordonne en même temps qu'on descende Abosaber dans un puits sec et profond qui se trouvait dans l'intérieur du palais. Là, il le visitait régulièrement tous les jours, en lui apportant lui-même deux morceaux de pain.

« Abosaber, lui disait-il, il me paraît que vous êtes toujours au fond du puits; quand votre patience vous fera-t-elle monter sur le trône? »

Plus le monarque insensé insultait à son prisonnier, plus celui-ci se résignait.

« Prenons patience, se disait-il en lui-même; ne répondons point à l'insulte par le reproche; aucune espèce de vengeance ne nous est permise; laissons le crime combler la mesure, le ciel nous voit et Dieu nous juge : prenons patience. »

Le roi avait un frère qu'il avait toujours caché à tous les regards dans un endroit secret de son palais; enfin, craignant qu'on n'enlevât un jour ce prince pour le placer sur le trône, il l'avait descendu depuis peu et secrètement dans le puits dont nous venons de parler. Ce malheureux prince victime de l'atroce politique de son frère, ne put résister longtemps à l'excès de ses maux; il mourut; mais on ignorait cet événement, quoi qu'on eût quelque vague soupçon qu'il avait été descendu dans le puits.

(La fin au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

LA PAILLE LA PLUS LONGUE.

François, brave garçon de vingt-quatre ans, serrurier-mécanicien, est un ouvrier sage et économe.

Dans la chambre qu'il occupe dans un hôtel garni de Vincennes, en compagnie d'un grand nombre de camarades, il a une malle; dans cette malle il a de bon linge, de bons habillements, et un petit sac ne contenant pas moins de cent vingt-cinq francs. Aussi, pour mettre ses petites richesses à l'abri des tentations, il ne s'en est rapporté qu'à lui-même, et il a confectionné une serrure qui ne peut être ouverte que par la clef qu'il y a adaptée.

Il croyait son trésor bien en sûreté, lorsque dernièrement, étant à son atelier, il s'aperçoit qu'il a oublié la clef de sa malle, laissée par mégarde dans une poche d'un pantalon oublié le matin sur son lit. Sa journée finie, il s'empresse de se rendre à son gîte, va droit à son lit et y trouve son pantalon, mais le chef n'y était pas. Fort inquiet, il appelle aussitôt la domestique de la maison, Rosalie, et lui demande si elle a vu la clef de sa malle. Rosalie répond qu'elle a balayé la chambre et fait les lits sans avoir vu la clef, et que si elle est quelque part, elle ne peut se trouver que derrière la malle. François regarde aussitôt derrière sa malle et y trouve sa clef. A l'instant même il ouvre sa malle, compte son trésor; il y manquait quarante francs en deux pièces d'or. Rosalie proteste de son innocence, et François, fort embarrassé, attend le retour de ses camarades pour leur faire part de l'événement.

A la nouvelle du vol, les ouvriers sont furieux; tous veulent être fouillés, et chacun proposa un moyen quelconque de découvrir le voleur.

« Un moment, dit Olivier, un des plus jeunes de la chambrée, il me vient une idée. Faites venir Rosalie et tous les gens de la maison; nous allons tous nous mettre en rond et tirer à la courte-paille; celui qui aura la plus longue sera le voleur. »

On accepte la proposition, par badinage : Olivier prépare les pailles et les distribue à chacun.

Les pailles distribuées, on procède à la vérification. Rosalie, triomphante, produit une petite paille à peine de la longueur du petit doigt. Ce n'était pas le compte d'Olivier, qui, sachant à quoi s'en tenir sur la longueur de la paille qu'il lui avait donnée, cherche aussitôt, et

trouve aux pieds de Rosalie une rognure de paille qui n'avait pas moins de trente-cinq centimètres.

« Ah! ah! dit Olivier, à son tour triomphant, je savais bien ce qui arriverait, et que le voleur trouverait toujours sa paille trop longue et la rognerait. Maintenant, nous pouvons dormir tranquilles, et toi, François, va faire ta plainte au commissaire de police. »

François ne se le fit pas dire deux fois; et la perquisition du commissaire de police compléta les soupçons sur Rosalie. On trouva dans sa chambre un parapluie qu'Olivier, l'inventeur de la paille, cherchait vainement depuis deux mois, et des milliers de morceaux de sucre que les maîtres de la maison garnie croyaient fondus depuis longtemps.

Traduite, à raison de ces faits, devant le tribunal correctionnel, Rosalie a été condamnée à une année d'emprisonnement.

LA VOISINE CHARITABLE.

Un prêtre pieux et dévoué faisait, il y a peu de jours, la visite de ses malades. Il arrive au coin d'une rue solitaire et obscure, dans un quartier reculé habité par des indigents. Une pauvre femme réclamait son ministère. Il ouvre une porte vermoulue, monte un mauvais escalier et entre dans une chambre moins semblable à un logement qu'à un grenier à foin. Là, un spectacle navrant s'offre à ses regards : devant lui, sur un méchant grabat, git une pauvre malade. Point de couverture, de mauvaises nippes en tenaient lieu; un drap grossier, sale et noir, replié en deux; une vieille armoire couverte de misérables vêtements; quelques objets de piété, images, croix et chapelets, entourant un bénitier de terre cuite, attestaient la foi et la misère dont ce pauvre réduit était le séjour. Le bon prêtre en fut ému; il venait bien à propos. Il fut salué comme l'ange de la charité que Dieu envoyait à l'indigence.

Après quelques paroles de compassion et de foi, le ministre de Dieu s'assit au chevet de la malade et remplit son ministère. C'était une mère de famille; elle avait quatre filles, dont deux, bien jeunes encore, étaient malades; les deux autres, assez grandes, travaillaient à la couture, mais, malheureusement pour elles et pour leur mère, elles étaient mondaines et égoïstes, et, pendant que leur pauvre mère mourait de faim, elles consacraient à leur toilette les modiques produits de leurs mains. Pour fournir à la famille le pain de chaque jour, il n'y avait donc que la journée du père, hélas! trop insuffisante. La mère infortunée s'était condamnée aux plus dures privations; exténuée de souffrances physiques et morales, elle était bien près de succomber.

Son ange consolateur, sa providence, c'était le bon curé. Après avoir pourvu aux besoins de l'âme, il songea à ceux du corps. Sur-le-champ il donna des secours pour fournir aux nécessités les plus pressantes. Mais des draps! il n'en portait pas dans sa bourse... Le bon pasteur encouragea la malade à espérer en Dieu, et il sortit pour en chercher.

Quand, le cœur plein d'émotion, il eut achevé sa tournée de visites, il revint auprès de la mère de famille, pour laquelle un drap lui avait été promis. Quelle ne fut pas sa surprise de trouver le lit de la malade proprement fait! Les nippes étaient en ordre; un drap vieux, il est vrai, et rapiéceté, mais blanc et

propre, avait remplacé les lambeaux sales et noircis. L'homme de Dieu s'informe; il apprend que la voisine avait opéré ce changement. Il s'en étonne. Cette voisine, il la connaît : c'est une veuve, pauvre elle même, avec deux enfants sur les bras. Son mari défunt ne lui a laissé que des dettes; plus d'une fois elle a reçu l'aumône de son curé. Il va la trouver; il lui demande pourquoi elle n'a pas attendu son retour.

« Monsieur le curé, répond naïvement la bonne femme, je n'ai fait que mon devoir; j'ai fait pour ma voisine ce que je voudrais qu'on fit pour moi en pareille nécessité. J'avais un drap de rechange qui me sert pendant que je lave ceux de mes enfants; voyant que vous étiez longtemps à revenir et que cette femme avait bien besoin, je lui ai prêté mon drap blanc, pour blanchir et rapiécer le sien; ça ne l'empêchera pas de recevoir le vôtre. »

Ce vénérable prêtre a dit souvent dans la suite : « Ja-

mais sermon sur la charité n'a retenti dans mon cœur comme ces paroles d'une femme chrétienne. » T. H.

LES ARÈNES DE NIMES.

Nîmes est la ville de France la plus riche en antiquités romaines. Nulle part les mosaïques, les tombeaux, les inscriptions votives, les pierres gravées, les anneaux, les petites statues en bronze, les médailles, ne se présentent avec autant de profusion.

L'amphithéâtre, ou les arènes, est l'un des monuments les mieux conservés de l'antiquité : il est bâti en belles pierres ayant de 2 à 3 mètres cubes et posées sans ciment. Sa forme est une ellipse dont le grand axe, pris en dehors, de l'est à l'ouest, est de 133 mètres 38 centimètres, et le petit axe de 101 mètres 40 centimètres. Sa hauteur est de 21 mètres 82 centimètres, sur deux rangs de portiques superposés, au



Les arènes de Nîmes.

nombre de soixante. Ceux du premier étage sont séparés par des pilastres sans base, et ceux du deuxième étage par des pilastres engagés, d'ordre dorique. Audessus règne l'attique, supporté par des chapiteaux : il a 8 mètres, portant en saillie deux consoles.

Ce gigantesque édifice, inachevé du côté du midi, à en juger par les chapiteaux, corniches, consoles et archivoltes, laisse voir encore au nord-est quelques sculptures : entre autres la Louve allaitant deux petits enfants, rappelant la fondation de Rome.

Aux quatre points cardinaux s'ouvrent quatre portes. Si l'on ne craint pas d'être pris de vertige, on peut monter au faite de l'édifice par un petit escalier qui prend naissance au-dessus de la porte et qui est taillé dans l'épaisseur du mur. De ce sommet on jouit d'une vue admirable.

A l'intérieur sont établis trente-cinq rangs de gradins, divisés en quatre précincts répondant aux qua-

tre classes de citoyens de la colonie : la première était réservée aux dignitaires (on voit encore, sur les dalles en gradins qui recouvrent la petite porte du nord les traces des marches sur lesquelles était placée la chaise curule du personnage consulaire); la seconde aux chevaliers; la troisième aux plébéiens, et la quatrième (la plus élevée) aux esclaves. Ces quatre précincts, desservies par un grand nombre d'issues dites vomitoires, pouvaient recevoir environ 25 000 spectateurs.

Après avoir servi aux combats des animaux, aux combats des gladiateurs et aux sacrifices des chrétiens et des captifs, l'amphithéâtre fut transformé en château fort par les Visigoths, puis négligé et abandonné. C'est en 1809 que l'on commença à débayer ce monument.

Aujourd'hui, l'amphithéâtre sert aux courses des bœufs sauvages de la Camargue; mais sa restauration, commencée par les architectes de Nîmes, est loin d'être complète.

MAURY.